

Racines et destin d'une œuvre

Little Women, de Louisa Alcott

par Isabelle Jan

Les quatre filles du docteur March, de Louisa May Alcott, est une œuvre que nous connaissons tous, très représentative de la littérature enfantine et de son pays d'origine, et sur laquelle, au fond, nous ne savons pas grand-chose.

Mon sujet étant "une œuvre et son contexte", je me suis tout d'abord plongée dans le contexte avec beaucoup d'intérêt et de plaisir. Et ce que j'ai découvert m'a fait un peu oublier *Les quatre filles du docteur March*.

Généralement, les grandes œuvres pour enfants, spécifiques à la fois d'un pays et de la littérature enfantine — *Alice au pays des merveilles*, les *Contes* d'Andersen, *Pinocchio*, les romans de Mme de Ségur — sont relativement isolées; qu'on les rattache ensuite à des courants de pensée, qu'elles entrent dans une idéologie, c'est évident. Lewis Carroll en est le meilleur exemple: son livre est très représentatif de l'esprit anglais et il est tout à fait pour enfants. On peut aussi intégrer après coup l'œuvre à une idéologie; c'est le cas de Kipling: il est l'impérialisme anglais, mais il est vrai aussi qu'on en a fait l'impérialisme anglais. L'œuvre d'Andersen est très singulière: dans l'aura du romantisme allemand, mais soixante-dix ans plus tard. Le roman d'Alcott, au contraire, est né dans un terreau précis; géographiquement autant qu'idéologiquement, il procède de quelque chose qui le dépasse infiniment.

J'ai fait un petit sondage d'opinion ces derniers jours; j'ai demandé aux Français qui m'entouraient — des gens ayant travaillé dans la littérature enfantine, des gens connaissant bien l'américain et les États-Unis: "Que pensez-vous d'Emerson? du transcendantalisme? de Thoreau?" Ils n'en pensaient rien du tout, parce qu'ils savaient à peine ce que c'était. Quelques jours plus tôt, j'étais à peu près dans le même état d'ignorance. Nous situons quand même un peu Walt Whitman. Mais on ignore absolument que *Little Women*, ce livre national, ce grand livre des États-Unis, est né au milieu de ce groupe d'intellectuels américains. Cela le définit et c'est, à mon avis, un cas intéressant et rare, où

l'on voit toute une pensée — qui a sa grandeur, qui a donné des œuvres immortelles, en particulier celle de Whitman —, et l'un de ses bourgeons, une œuvre qui en est issue, tout à fait en deçà de cette pensée. C'est d'ailleurs pour cela que personne ne songe à rattacher cette œuvre à la pensée d'Emerson. Pour la comprendre, il faut d'abord situer le philosophe Ralph Waldo Emerson, Emerson le réformateur.

Le contexte américain

Aux États-Unis, après la guerre d'Indépendance, il y a eu une montée dynamique de ce peuple, ce qu'on appelle l'optimisme américain, et un mouvement de pensée né des puritains de Boston, les premiers Américains, qu'on peut caractériser de façon sommaire comme un mouvement contre la prédestination calviniste. Ce sont des protestants, certes, mais dans un pays en plein essor, en pleine découverte de soi-même, on ne peut pas adopter une pensée restrictive qui n'accorde le salut qu'à certains. C'est bien entendu plus compliqué que cela, mais il est évident qu'on était en face d'un mouvement hétérodoxe qui peut se schématiser ainsi: anticalvinisme, triomphe du rationalisme, la prospérité considérée comme une marque d'approbation divine, la grande idée du succès, que je considérerais volontiers, dans cette toute première moitié du XIX^e siècle, comme l'équivalent de ce que sera dans la vieille Europe l'idée de progrès.

Cependant, la vague romantique européenne leur arrive, notamment d'Angleterre, et c'est tout à fait autre chose. Il faut l'envisager de façon dialectique avec ce que je viens de dire: la prospérité, la non-prédestination, le rationalisme enfin. La vague romantique, ils la reçoivent comme une dynamique et rien de plus; les Américains en ont retenu essentiellement l'individualisme, le *self*, "song of myself", dit Whitman. C'est l'explosion, l'épanouissement, le totalitarisme de l'individu, du "moi-même".

Ils n'avaient aucune structure d'accueil, pas de penseurs; les grandes universités naissaient à

peine, ils avaient à édifier leur culture. Leurs maîtres étaient encore sur le sol européen ; c'était l'idéalisme allemand et Goethe ; et un penseur anglais fort intéressant, Carlyle, qui a introduit beaucoup plus tard le mythe de la volonté face aux forces de la nature.

Emerson, Thoreau, Alcott...

Dans ce bouillonnement culturel à Boston, dans ces grandes familles dont certaines étaient très riches mais d'autres encore très pauvres, est né Emerson, qui était destiné à devenir pasteur comme son père et ses frères. Il s'est manifesté tout de suite par deux textes : *Nature*, en 1836 (on est en plein romantisme européen, ou post-romantisme pour certains pays), et un fort beau discours aux étudiants sur "l'intellectuel américain". Emerson est un personnage que je ne saurais trop vous inviter à lire et à méditer, d'autant plus que nous nous faisons de l'Amérique en général, et des intellectuels américains en particulier, une idée souvent sommaire. Ils ont beaucoup changé, mais il y a encore une Amérique qui peut se réclamer de la phrase célèbre de Mark Twain : "Sur le bord du Mississippi, il naîtra une race de poètes". De ces gens qui sont à peu près incapables de s'exprimer autrement que par le lyrisme. C'est peut-être pour cela que nous avons un certain mépris pour ceux qui savent à la fois avoir une grande pensée, simple, pas toujours originale peut-être, mais qui s'expriment avec une force, une beauté et un art véritables.

Emerson a eu une vie classique d'intellectuel ; il a fait entre 1830 et 1850 deux voyages importants en Europe, c'est-à-dire, pour lui, en Angleterre et en Allemagne. A ce moment-là, l'Europe romantique et post-romantique, en particulier l'Angleterre avec Carlyle, avait en abomination la Révolution française ; la France ne joue donc aucun rôle. Ce sont l'Angleterre et l'Allemagne qui ont été le creuset de la pensée américaine.

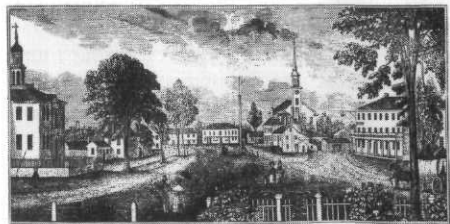
Emerson a été pasteur ; c'était un assez mauvais théologien et, comme beaucoup de ses pareils, il a été immédiatement mis à l'écart. Il a donc peu exercé son ministère ; il s'est retiré dans une petite ville, Concord, à vingt-cinq kilomètres de Boston, très importante dans la pensée culturelle américaine, et qu'on cite en exemple parce qu'elle fut effectivement la ville de la concorde. Le terrain avait été cédé à l'amiable aux immigrants par un chef sioux. Les pionniers y avaient fondé un village communautaire, une sorte de phalanstère, où Emerson a régné avec beaucoup de sagesse et de prudence. C'étaient des sages et non des intellectuels excités, demandant perpétuellement des contacts, des échanges et de la communication.

Whitman n'a fait qu'y passer, mais il a été imprégné de ces idées. Emerson donnait ses cours, Thoreau vivait dans la solitude ; il s'était construit une petite maison en bois. Tout cela représentait un mode de vie, et donc une pédagogie et un désir d'appliquer cette pédagogie.

L'un de ces intellectuels s'appelait Alcott, le père des quatre filles. Alcott était le pédagogue ; il était aussi ministre de l'Église et dans la même situation qu'Emerson. Il créait des écoles qui ne duraient qu'un temps et allaient de catastrophe financière en catastrophe d'organisation ; il les montait avec sa famille et quelques proches, dont Mme Peabody, une amie d'Emerson.

Une de ces écoles s'appelait Fruitlands : on n'y mangeait que des fruits et les résultats n'étaient pas fameux... On plantait des noyaux de cerises, on attendait que les cerisiers poussent, puis les enfants cueillaient les cerises et faisaient des tartes. On ne mangeait rien d'autre. C'était Mme Peabody qui inventait tout cela. Nous appelons cela une école naturelle, écologique. Ils faisaient eux-mêmes leurs meubles, comme Thoreau.

Sous l'impulsion de Mme Peabody, qui était une féministe convaincue, ces écoles étaient mixtes. Enfin, pour ces descendants directs de Lincoln, il y a la grande question de l'intégration raciale. Ils étaient tous des abolitionnistes fervents, souvent très en avance, et tous les problèmes qu'a eus Alcott avec ses écoles, les interdictions de l'État, etc., datent du jour où il a ouvert les portes de son école aux enfants noirs. Les parents de Concord, soi-disant abolitionnistes, n'ont pas pu le supporter et l'ont obligé à fermer.



Concord au XIX^e siècle.

Louisa May Alcott a été élevée dans ce milieu, qu'on peut d'ailleurs imaginer à travers d'autres écrivains américains, comme Mark Twain, pourtant d'une origine bien différente. Cette atmosphère de ville ouverte, comme en Nouvelle-Angleterre, ces villages dont on ne voit pas les frontières parce que les maisons coloniales, toutes blanches, sont perdues dans la nature, ce

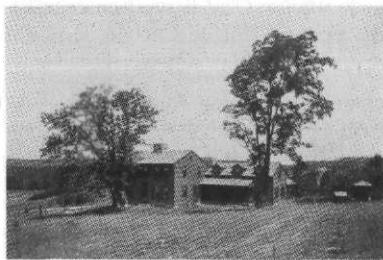
qui est une représentation très forte de l'individualisme américain, et en même temps de la non-hiérarchie... Pas de barrières; chacun a sa maison; il n'y a pas de forum, pas de rues; la nature et la maison entrent l'une dans l'autre — et c'est très important dans la praxis et dans la pensée américaines — cette admirable nature qui pénètre partout, ce pays où les arbres sont plus beaux et plus hauts que partout ailleurs, où les choses sont puissantes et les gens accueillants. Cette espèce de sympathie ensoleillée, on la trouve partout, sauf peut-être dans *Les quatre filles du docteur March...* On y voit tout au plus une extrême candeur, car il ne faut pas beaucoup croire au mal pour vivre de cette façon.

Ici et maintenant

Le décor planté, je vais reprendre les idées que j'ai glanées dans Emerson, et voir comment on peut les rattacher à ce petit livre. Il y a la problématique de la vie simple, de la pauvreté; vie simple et noble pensée, c'est assez platonicien; il y a l'être un peu coupé par le milieu, l'esprit, *soul*, et puis le reste qui n'a pas beaucoup d'importance, avec cette réserve, sur laquelle j'insiste et qui apparaît dans beaucoup de textes, que la prospérité est un bien. Cela peut s'exprimer, d'une façon philosophique très forte, comme une philosophie de l'instant, et j'ajouterai de l'instant enthousiasmant; l'idée de la richesse n'est pas absente de leur morale; au contraire, elle y est incluse, dans la mesure où il faut arriver à un instant de plénitude absolue et qui donc n'exclut pas la jouissance. On comprend très bien qu'Emerson a eu des problèmes avec le dogme: "J'ai ma foi, ma foi m'e suffit, et, finalement, me dégage de tout". Ce qui est très puritain. Ou encore: "Agir fidèlement selon ma foi, y conformer ma vie, m'y soumettre pleinement (à ma vie) et voir ce qui adviendra; le reste, c'est l'affaire de Dieu".

C'est vraiment la vérité contre la secte; l'idée de l'instant et du présent est fondamentale pour les puritains, parce qu'ils doivent bâtir un pays et une pensée. Ce qui les intéresse au plus haut point, c'est la transparence de l'instant et l'idée de faire de l'instant un présent. C'est très peu chrétien, très peu judéo-chrétien. Le passé, il n'y en a pas; quant au futur, c'est le présent que je construis, ce n'est pas la vie future; penser à la vie future, c'est peut-être penser à ma mort qui va arriver dans l'instant, mais ce n'est jamais penser à l'immortalité de l'âme, parce que ça n'intéresse pas le présent. C'est ce que les Américains eux-mêmes ont appelé l'anticonformisme; ne pas se conformer aux catégories préinstituéées, aux normes selon lesquelles il y a le passé, le

présent, le futur — le futur étant l'immortalité de l'âme. Dans son discours "A l'intellectuel américain", qu'il a prononcé devant des jeunes gens en 1837, étant lui-même encore un jeune homme, Emerson a dit: "Faites-moi pénétrer le mystère d'aujourd'hui, et je vous abandonne le passé et l'avenir". Phrase typique d'un non-conformiste; d'un idéalisme jamais détaché du matériel et qui sacralise le présent; cela s'inscrit dans les tout débuts de l'existentialisme et des philosophies de l'instant. C'est "aujourd'hui même" qui importe, ma vie présente, mon moi à l'instant même; l'instant même est impossible à saisir, mais la concentration sur cet instant fait que, forcément, on oublie, on efface, on fait disparaître le passé et le futur.



Fruitlands, communauté éphémère fondée par Alcott

Il suffit d'ouvrir les *Feuilles d'herbe* de Whitman pour voir tout cela s'inscrire en lettres de feu. *Song of myself*, je suis moi-même, je suis ma propre joie, je bâtis, je construis, JE, MOI, *myself*, maintenant, ici et pas ailleurs, avec les arbres de la forêt, et les villes qui se construisent et les ouvriers au travail; il y a là la puissance extraordinaire à la fois de moi-même et de la volonté. Dans l'accusation d'athéisme portée contre Alcott et contre Emerson, apparaît le côté social et politique. Qu'est-ce qu'ils veulent, ces premiers puritains? Créer le royaume de Dieu sur la terre, ici et maintenant. L'optimisme vient de ce que ce peuple n'a pas de racines et se constitue en tant que peuple sans révolte. On n'est pas dans la vieille Europe sur laquelle sont passées d'innombrables guerres. Ils n'ont eu qu'une victoire - ils n'ont pas encore eu la guerre de Sécession.

Emprise sur la matière, donc emprise sur la richesse, agréable à Dieu. On voit là apparaître quelque chose d'important qui aura des retentissements en Europe: l'absence d'inquiétude. Pas de doute, pas d'angoisse comme dans l'existentialisme européen de la même période, notamment chez Kierkegaard, mais une sorte de candeur. C'est resté dans la conscience vulgaire,

quand on caractérise l'Américain : ce peuple d'enfants, ce peuple immédiat, sans inquiétude, sans interrogation fondamentale. On n'a pas peur de sa propre âme, son *over soul* ; le sage reste chez soi, confiant en soi-même ; on a en soi-même des ressources infinies. Dans ce beau paysage, dans ce phalanstère qui fonctionne avec des difficultés économiques extrêmes, mais ce n'est pas l'essentiel ; dans une fraternité qui n'est pas une intolérable promiscuité, avec le culte de l'individu, le culte du moi, on peut se reposer, se confier, se fier à soi-même, on peut être seul. J'avais trouvé cette idée dans le journal de Gide, l'idée de la conquête du silence par le philosophe : être à ce point en accord avec soi-même, à ce point calme et tranquille vis-à-vis de sa propre pensée, que non seulement on supporte, mais on aime le silence. C'est là une pensée très aristocratique, et qui vient de Carlyle, le philosophe anglais, qu'on appelait Carlyle le silencieux.

Emerson était allé en Angleterre et l'avait lu, ils avaient échangé une grande correspondance ; ils se sont donc beaucoup parlé, l'un a inspiré l'autre. Or Gide, dans son journal, raconte une des premières visites d'Emerson à Carlyle, chez cet Ecossais tranquille, dans une maison modeste où il faisait horriblement froid. Des boulets brûlaient dans la cheminée, et ils se sont assis tous les deux, de chaque côté du feu, en silence. Ils ne se sont pas dit un mot de toute la soirée. Quand Emerson est parti, il a dit : "Good bye, Sir, je vous remercie de cette excellente soirée", sans la moindre ironie. Ils avaient partagé le silence. Même si elle n'est pas vraie, c'est une admirable histoire, parce qu'elle caractérise la pensée profonde de ces gens qui, après avoir effectivement créé un pays et l'*american way of life*, ont finalement trouvé une des valeurs humaines essentielles, qui est le silence.

Louisa May Alcott

Les quatre filles du docteur March est un roman réaliste et vrai. Ce milieu d'intellectuels américains, le père et la mère Alcott, avec Elisa Peabody, créant une succession d'écoles heureuses, mais catastrophiques, et avec leurs quatre filles ; tout cela est vrai. L'aînée s'appelait en réalité Anna, ensuite il y avait Louisa, puis Elizabeth, enfin la petite May. A seize ans, Louisa était maîtresse d'école chez son père, où elle était rémunérée ; elle a écrit pour Helen, la fille d'Emerson, des petites fables sur les fleurs, dont on n'a gardé aucun souvenir. Emerson ayant trouvé cela joli a insisté, et comme il fallait faire bouillir la marmite, elle est devenue écrivain professionnel et a envoyé des *short stories* aux journaux, comme beaucoup d'autres jeunes Améri-

cains. Il y avait alors toute une presse qui donnait quelques nouvelles, mais surtout des recettes de cuisine et des *short stories*.

Puis elle a publié un roman : *Moods*, qui a été très critiqué, en particulier par Henry James. James était un Américain de Boston, chez qui l'appel de l'Europe était beaucoup plus fort. Il n'appartenait pas à cette idéologie ; mais il en était cousin. Dans sa critique de *Moods*, Henry James remarque qu'il y a des notations fines et intéressantes. C'est très sensible, dit-il, c'est de la jolie littérature, mais il faut qu'elle apprenne son métier ; elle a sûrement beaucoup à dire sur sa vie même ; ses personnages sont artificiels, elle les a pris dans un milieu qu'elle ne connaît pas.



Louisa May Alcott,
d'après un daguerréotype.

La guerre de Sécession éclate et Louisa est infirmière aux armées ; puis elle revient. Elle a dû méditer entre-temps la critique d'Henry James. sa propre vie et ses expériences : elle écrit *Little women* en 1867, et une suite en 1869 ; les deux romans ont un énorme succès, et sont traduits en français. Dans la traduction de Stahl*, *Petites femmes* est devenu *Les quatre filles du docteur March*, et M. March est médecin. Or, il est docteur en théologie, non pas docteur en médecine. Cette énormité est explicable. Mettons-nous à la place d'un Français de tradition catholique, à qui on raconte l'histoire d'une famille dont le père est ministre de la religion, prétendument réformée, et qui a quatre filles ; cela peut passer. Mais en lisant le roman d'un bout à l'autre on ne voit jamais M. March exercer son ministère ; il est au front comme aumônier (c'est dit en un mot

* Voir, au sujet des traductions du roman, l'étude d'Anne-Marie Soulier dans la revue Janus Bifrons, n° 2, 1980.

dès les premières pages), mais il apparaît surtout partisan des abolitionnistes, citoyen, père de famille. Ce pasteur si libre d'obligations ne peut que décontenancer les Européens, y compris ceux appartenant à la religion protestante. C'est la première apparition — pâle — de l'anticonformisme, assez bizarre pour nous. Jugeant que M. March manquait de raison sociale, on en a fait un médecin.

Un mode de vie

J'ai essayé de voir en quoi cette œuvre exprimait la pensée et le milieu que je vous ai décrits, ce qui reste de tout cela. Ce qu'il n'y a pas, c'est le souffle, la philosophie de l'enthousiasme. La langue d'Alcott est très élégante et agréable, avec un charme certain, mais il lui manque le grand lyrisme des écrivains américains. Louisa Alcott ne s'attarde pas sur la guerre, sur ses causes, sur la manière dont l'Amérique a pris position sur des affaires brûlantes à l'époque.

C'était cependant le moment où est apparu aux États-Unis un concept considérable, qui figure en partie dans la constitution américaine d'ailleurs, celui de la désobéissance civile; lorsque l'État, ses instances ou ses représentants, ordonnent quelque chose contre la conscience, le citoyen peut ne pas le faire. C'est la désobéissance civile et civique: se mettre en dehors de l'institution de son propre pays, ne plus reconnaître les actes qu'il ordonne comme des actes civiques, et ainsi devenir *civil*. C'est l'institutionnalisation de la désobéissance par rapport à l'État. Ils l'ont mise en pratique à tous les niveaux, depuis le refus de payer un impôt s'il devait aller à quelque chose qu'ils désapprouvaient, jusqu'au procès de John Brown, qui a bouleversé le monde entier. Il est arrivé que des citoyens se soient mis en désaccord complet avec leur gouvernement; l'idée de trahison est une idée qu'ils n'ont pas; la désobéissance civile est un concept très puissant. Il y en a des traces dans toute cette littérature que je vous ai énumérée; surtout chez Thoreau, cet écrivain moins plaisant qu'Emerson, plus rude, mais très intéressant.

Je n'ai rien découvert de semblable dans *Les quatre filles du docteur March*. Je n'ai pas trouvé le contraire non plus; car si on y trouve des leçons morales, on n'y conseille pas pour autant d'être gentil avec la maîtresse — la maîtresse représentant les autorités gouvernementales —, d'être un bon citoyen, de suivre toujours les lois de son pays.

Un des épisodes qui va le plus loin concerne les problèmes d'Amy à l'école; le chapitre s'intitule "Amy dans la vallée des humiliations". Elle

s'est fait confisquer les bonbons qu'elle voulait donner à ses camarades, et dans une scène assez sadique, le maître la bat, la met au piquet devant toute la classe et l'humilie. Il a raison dans sa logique: "Miss March, j'avais interdit cela dans la classe, vous l'avez fait, vous allez être punie". Amy dit: "C'est révoltant, j'ai été humiliée, cet homme a osé me toucher, m'a battue; je le dirai à la maison, et ils seront bouleversés de savoir que j'ai été ainsi injuriée, frappée dans mon corps".

Elle est libérée à la fin et revient à la maison, disant: "Je ne peux plus affronter cela". Ses sœurs l'entourent, avec cette tendresse des *Quatre filles du docteur March*; on lui met de la crème sur les mains, et ça passe. Mme March dit: "En effet, c'est une mauvaise école; tu as eu tort certainement de faire ce que tu as fait, mais le maître a eu encore plus tort de s'y prendre comme il s'y est pris, parce que c'est injuste; il faut, dit-elle en substance, que la punition soit adaptée au crime, et au criminel. Maître ou pas maître, l'instituteur s'est mis dans un mauvais cas; tu avais fait une espièglerie, il devait te répondre par une espièglerie équivalente et ne devait pas blesser ton corps et ton âme pour quelque chose qui n'est pas de la méchanceté. Il y a injustice, qu'elle vienne du pouvoir ou non, ça n'a pas d'importance; c'est terminé, plus d'école; tu prendras tes leçons à la maison". Le lendemain, Joe revient à l'école et demande tout simplement au maître de lui rendre les affaires de sa sœur, le salue et s'en va. On sent passer là cette morale de l'individu, de la justice, de la marge de désobéissance. C'est à peu près le seul exemple, quand même important parce qu'il touche l'école.



Amos Bronson Alcott,
le père de Louisa.

Autre aspect intéressant : le rôle, ou l'absence de rôle des pères. Absence-présence du père Dieu, naturellement. Qui sont donc ce pasteur, et ce vieux M. Lorenz, dans la maison d'à côté, la maison de la prospérité ? Il y est malheureux tant qu'il y est seul, ou ne comprend pas (c'est une interprétation) que cette prospérité peut fructifier. Nous qui avons d'autres connotations, nous disons que ce sont toujours les vieux messieurs, les pères, le père éternel ou papa Noël qui apportent les cadeaux ; mais ce n'est pas cela du tout. Si on lit attentivement le texte, une interprétation de type capitaliste serait beaucoup plus juste.

M. Lorenz est dans une prospérité stérile, le piano est muet, la maison triste, non parce qu'il est seul, mais parce qu'il ne sait pas la faire fructifier. Ce n'est pas du paternalisme, comme chez Mme de Ségur, qui vient prendre dans le beau château les objets dont on ne se sert plus, pour transporter telle quelle sa propriété dans la maison des jardiniers, afin qu'ils aient aussi leur petite propriété. M. Lorenz avait une richesse qu'il ne connaissait pas, qu'il va faire fructifier chez lui ; il ne transporte rien, il ne donne pas. Il fait fructifier un bien qui est le sien, ou qui est un bien commun, celui de la grande et noble Amérique. Il laisse Beth jouer sur son piano, ce qui lui donne, chez lui, de la musique ; et il lui offre un autre piano, pour qu'elle puisse jouer aussi chez elle, pour que la musique fructifie.

Ces pères sont les seuls hommes, Laurie étant un doublon de Joe, et Joe un garçon — il y a là un jeu... M. March et M. Lorenz sont présents dans la vie quotidienne et absents ailleurs ; ce ne sont pas des pasteurs comme nous l'entendons.

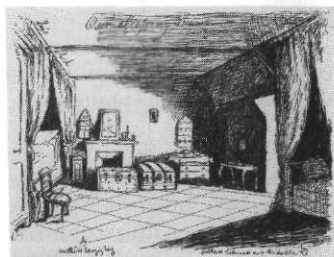
Autre idée : l'individualisme et le respect des individualités. Ils sont très forts et parfois marqués de façon amusante par la personnalité des filles, par le féminisme ; dans un chapitre, qui n'est pas le meilleur, les jeunes Américains, accueillant des amis d'Angleterre, font étalage de mauvaises manières pour manifester leur individualité américaine. Ils se marchent sur les pieds, Joe dit des gros mots, ils se tapent sur l'épaule, déchirent la robe de la petite Anglaise ; Laurie dit à Joe : "Ote-toi de là, *old fellow* !" Les Anglais s'étouffent à moitié d'entendre un garçon appeler une fille : mon pote. Ils affirment de façon enfantine et naïve une forte individualité. Les femmes sont toujours les héroïnes, au point qu'on peut regarder ce roman comme une caricature : quelles mégères elles vont devenir, ces sœurs March !

Mais elles revendiquent leur féminité.

Il y a aussi un passage important sur le mariage, encore suranné et teinté d'eau de rose — il ne faut pas oublier qu'à cette époque la

plupart des romans étaient fondés sur le mariage sous la forme suivante : Vais-je caser mes filles ? On évoque souvent aujourd'hui le féminisme de Jane Austen, qui existe, mais qui est beaucoup plus une revendication de classe : moi, la petite bourgeoise, j'ai droit à autant d'amour et à un aussi beau mariage que l'aristocrate. La vieille fille est une malédiction ; tout le roman tourne autour de la quête du mari.

Ici, on trouve une scène où Meg est allée chez sa riche amie ; il y a eu un bal, elle s'est habillée, a dansé avec Laurie, et elle a surpris ce propos de deux commères : "Mme March conduit bien sa barque ; cette petite est pour le riche voisin". Meg raconte cela à sa mère, qui lui dit : "Ça, c'est *gossip*", et qui lui explique ce que signifie *gossip* (du commérage). Elle lui fait les deux discours, le discours à la Jane Austen, c'est-à-dire : "Tu n'as pas le sou, tu n'as que ton gentil visage, tu as droit à l'amour et au bonheur comme les autres, et tu l'auras". Mais elle lui dit aussi : "Il y a au monde quelque chose de merveilleux, c'est la rencontre de deux êtres qui s'aiment, mais ça peut ne pas arriver, et l'on n'est pas pour cela un être diminué ; mon but dans la vie n'est pas de marier mes filles, mais que mes filles soient heureuses. Il n'y a rien de pire qu'un mariage fondé sur autre chose que les valeurs du cœur". Elle le dit clairement, et ce n'est pas sans intérêt ; même si c'est encore maladroitement exprimé.



La chambre de May et de Louisa à Dinan. Dessin de May Alcott lors d'un séjour en France en 1870.

Autre point qui figure également, avec plus de force, c'est la position face au travail et à l'argent. C'est un roman où l'argent existe, et la nécessité de gagner sa vie. Finalement toute la dramaturgie du récit est basée là-dessus : pas d'activité stérile, vaine ; ce n'est pas un activisme. Par rapport à Mme de Ségur (évidemment ce sont des enfants beaucoup plus âgés), il n'y a pas le jeu, ou peu ; elles ne jouent pas, parce qu'elles n'ont pas le temps, parce que la vie n'est pas un jeu et parce qu'il n'y a pas de "faire comme si". Il n'y a pas le côté, très fascinant chez Ségur, et qui

provient d'un plus grand art : cette microscopique société où l'on singe quelque chose qu'on ne possède pas.

Ces quatre sœurs produisent essentiellement de l'art ; le roman s'ouvre sur une représentation de Noël ; elles font du théâtre. Puis il y a la musicienne et la peintre ; elles dessinent et font de la musique. Mais derrière tout cela on voit que l'art est aussi une denrée, y compris la musique de Beth. On ne savait pas trop quoi faire de Beth, elle n'est pas très productive, elle a peur de tout,



Louisa May Alcott.

alors on la fait mourir ; ce n'est pas la peine de lire beaucoup entre les lignes pour s'en apercevoir. En ce qui concerne la littérature, c'est clair ; au début du livre, Joe lit des romans, pleure dessus, mange des pommes et se met elle-même à écrire des histoires, puis les vend ; ce goût immodéré de la littérature, qu'elle consomme en même temps que ses pommes et ses larmes, il doit rapporter. Amy est désolée de ne pas arriver à être un grand peintre qui vendrait ses œuvres. Ce n'est pas du ludique, ce n'est pas du plaisir, c'est du productif. Le travail des petites ménagères économise les heures de ménage ; elles sont face à un travail et à l'argent. Qu'est-ce qu'on va faire de l'argent ? Alors réapparaissent les valeurs de l'individualisme ; elles font peut-être des cadeaux quand ça leur fait plaisir, mais l'argent est pour elles, ce n'est pas pour le livret de Caisse d'épargne de la famille.

Bluette ou œuvre profonde ?

Le roman lui-même est très joli, très charmant, les personnages sont bien typés, ce qu'elles disent est amusant ; il est écrit de façon à la fois posée, raffinée et assez libre. On peut le rattacher à une recherche romanesque, ce que Thackeray a appelé *a novel without a heroine*, le roman sans héros, où les personnages défilent et ont à peu

près la même pondérabilité. Mais ce n'est pas exact, il y a toujours un héros qui se dessine ; seulement pourquoi celui-là et pas celui-ci ? C'est vraiment le roman de la vie, et cela va tout à fait avec cette philosophie de l'instant, avec une attirance pour la caractérologie, un goût de la description du caractère. En boutade, cela m'a fait penser aux *Trois mousquetaires*, quatre tempéraments bien caractérisés. Les sœurs sont bourrées de citations littéraires, et se présentent comme des personnages de romans. On a voulu faire de Joe l'héroïne, mais elle n'a pas ce rôle prépondérant. Elle est simplement un caractère, dans les deux sens du mot anglais. Elle est un personnage parmi les autres avec son caractère, ni plus ni moins que Meg ou Amy. Cependant Joe reste le personnage inoubliable. C'est peut-être le coup de génie d'Alcott d'avoir inventé le *tomboy* (le garçon manqué), cette enfant qui, dans la puberté, déploie toutes les potentialités de notre nature ; d'avoir montré cette gamine de façon tout à fait charmante ; c'est un *tomboy* parce que c'est essentiellement une femme qui laisse parler cette part que nous désirons masculine.

Je voudrais terminer sur la mort de Beth, qui est, comme souvent les morts d'enfant en littérature, un morceau de bravoure extrêmement faible, mais néanmoins très intéressant. Ni refus de la mort, ni morbidité. A celle-là devait arriver



La chambre de May à Paris, dessin de May Alcott, 1877.

cette aventure, la mort ; elle le pressent ; Joe fait du délire d'interprétation à propos de la tristesse qu'elle sent chez sa sœur et qui est uniquement le pressentiment de sa mort. Étant donné qu'on est dans la philosophie de l'instant et du présent, la seule chose que l'on puisse dire (et Louisa Alcott le dit), c'est que cette aventure lui est arrivée un peu tôt, donc nous en souffrons. Il n'y a pas de refus de la mort car elle a pleinement lieu ; il n'y a

pas de morbidité non plus, dans la mesure où c'est l'instant qui importe : l'instant est l'aventure qu'on vit. L'aventure qu'a vécu Beth, ça a été sa mort ; l'aventure que les autres ont vécu a été la mort de Beth. Maintenant que Beth n'est plus là, le culte s'arrête immédiatement. Nous sommes chez les protestants, et il n'y a pas d'image sainte au mur, et pas même de prêtre ; on ne va pas commémorer sa mort, il n'y a plus rien.

Je ne sais pas ce qu'aujourd'hui on peut dire et faire de cette œuvre. A ma connaissance deux films importants ont été tournés à Hollywood, dont un, très beau, avec la grande Katharine Hepburn dans le rôle de Joe. Il y en a eu un autre, en technicolor, avec de bonnes comédiennes, qui est le film hollywoodien des années cinquante par excellence. Ça n'a pas été tellement adapté ; ce n'est d'ailleurs pas très adaptable comme a pu l'être le *Livre de la jungle*. Ou bien on accepte ces quatre petites filles réalistes, quoique très idéalisées, ou on ne les accepte pas.



Meg



Jo



Beth



Amy

*Les quatre filles du docteur March, vues par Akos Szabo.
Livre de Poche Jeunesse*

Des Petites Femmes aux Quatre Sœurs

Il n'existe pas actuellement de traduction intégrale de *Little Women*.

L'édition Hetzel, publiée en 1880, propose un texte traduit par Lermont et "arrangé" par l'éditeur qui la signe de son pseudonyme habituel : P. J. Stahl.

Cette adaptation, remarquablement infidèle, gomme, atténue, francise, enjolive, n'hésitant pas à glisser dans les cadeaux de Noël rêvés par les petites March les œuvres de Jules Verne publiées dans les collections de la maison.

Depuis, on tend à supprimer deux ou trois chapitres typiquement anglo-saxons, avec les références au Pickwick-Club de Dickens et surtout au *Pilgrim Progress* de Bunyan, ce voyage allégorique d'une âme puritaine, qui fut une seconde Bible pour les Anglais d'autrefois.

Il manque aussi dans les éditions françaises l'argot de Joe, les approximations amusantes de la petite Amy, qui prend volontiers un mot pour un autre et, d'une façon générale, ce qui risquerait de dérouter les jeunes lecteurs français d'aujourd'hui.

Un effort avait été fait chez G.P., dans une traduction non signée, pour évoquer au moins certains passages traditionnellement omis, mais le ton guindé ne sonne pas juste : imagine-t-on les sœurs March se disant "vous" ?

Nous avons signalé plus haut, dans les livres nouveaux, page 10, la nouvelle version qui vient de paraître au Livre de Poche Jeunesse.

Pour en savoir davantage sur les problèmes de traduction, le lecteur se reportera à l'étude d'Anne-Marie Soulier dans la revue *Janus Bifrons*, n° 2.

Des sœurs Alcott aux sœurs March

Quant à la vie de Louisa Alcott, de sa sœur cadette May (qui vint suivre à Paris des cours à l'École des Beaux-Arts), de la famille et de son entourage, il faut lire les ouvrages américains, souvent enrichis d'une précieuse iconographie.

Les documents dont nous avons illustré l'article d'Isabelle Jan sont reproduits, avec beaucoup d'autres, dans trois de ces livres, passionnants pour qui s'intéresse aux sœurs Alcott et, plus largement, à la vie américaine au XIX^e siècle :

Louisa May Alcott, her life, letters and journals. Little, Brown and Co (portraits, photo de Fruitlands).

May Alcott, a memoir, par Caroline Ticknor. Même éditeur (dessins de May Alcott).

A Thoreau profile, par Milton Meltzer et Walter Harding. T.Y. Crowell Company (vue de Concord).

S.L.